

Christian Prigent

Questions de poésie

Essai



P.O.L.

QUESTIONS DE POÉSIE

1

Au moins depuis le romantisme allemand, la poésie s'identifie à la *question* de la poésie. Les poèmes sont des propositions de réponse à cette question : ils doivent reformer à chaque fois les matériaux et les formes dites « poétiques ». Ils sont toujours méta-poétiques (ils parlent, voire ne parlent que, de la poésie). Et ils sont à chaque fois des réponses empiriques à deux questions : *primo*, pourquoi la poésie « existe »-t-elle ? (pourquoi y a-t-il de la poésie plutôt que rien) ; *deuzio*, cette existence est-elle « admissible » ? Chaque moment de forte rupture dans le tracé moderne (Ducasse, Rimbaud, Mallarmé, Dada) relance ces questions. Par exemple, dans les années 1930/1940, la réflexion de Georges Bataille (*Haine de la poésie*) est la forme que prend cette relance dans un contexte précis où remettre la poésie en mouvement consiste à la désengluer de l'idéalisme post-romantique et des logorrhées ornementales en quoi s'est finalement résolue, via le surréalisme, la crise ouverte vingt ans avant par Dada.

2

De quelle poésie peut-on aujourd'hui avoir la « haine » ? De quelle « belle poésie » récuser le « vide », la vocation à « l'acceptation », la soumission au « possible » ? Pouvoir l'énoncer frontalement serait perdre du même coup les raisons qui font qu'on persiste à *refaire* la poésie (à tous les sens de ce verbe, y compris l'argotique). Mais au moins sait-on que faire « poésie » consiste d'abord à résister à ce que, d'époque en époque, les poètes croient *savoir* qu'elle est. Donc à résister à l'aisance non problématique de la « belle poésie » (qui est le mode d'apparition rhétorique de ce « savoir »). En courant par exemple le risque de contaminer et de créoliser cette « belle poésie » dans des métissages promiscuitaires – voire de la défaire au contact de ce qui a priori (du point de vue du savoir qu'elle croit avoir d'elle-même) *n'est pas* elle : ni comme posture d'énonciation (la construction de pensée, la déclarativité philosophique), ni comme forme (la prose expansive, la narration, le prélèvement cut-upé, la pulvérisation phonétique, la litanie orale performée, etc).

Défigurer la poésie n'est pas un projet démodé : la tentation lyrique revient périodiquement avec son cortège de mièvreries, ses rêveries bucoliques, ses enchantements fusionnels. De même son simple envers formaliste (oulipien, etc). Il faut ramener aux fondamentaux. Rappeler que la question de la poésie est au cœur de la contradiction qui structure le parlant : ne pouvoir vivre sans représenter sa vie / ne trouver dans aucune représentation formée l'exacte résonance de l'expérience qu'il fait du « réel » de cette vie ; et donc éprouver le réel comme l'espace et le moment « où toute compréhension se décompose » (Bataille). À l'effort poétique incombe la tâche de représenter *quand même* ce « réel »-là. C'est-à-dire de faire sens de cette éclipse du sens, de faire forme de cette urgence de l'informe. Ainsi cet effort est-il voué à se confronter à sa propre impossibilité et à incarner du coup dans des formes inouïes l'effet en langue d'un hors langue innommable (dit par Bataille « différence non-logique »).

C'est parce qu'il y a l'intuition de l'innommable que se lève le désir de le nommer *quand même*. L'effort dit « poésie » est retour vers cet impossible qui est paradoxalement la condition de sa possibilité à elle (sa raison d'être). Il porte en lui la fatalité d'une défaillance de toute représentation stabilisée – soit les causes de la destruction de sa propre puissance de figuration. Il ne peut que chercher, empiriquement, des formes excentriques et instables qui seront la trace de la pression en lui de l'innommable « réel » (c'est-à-dire de « l'expérience » comme excès au sens et aux figures). On peut tenir à ces *principes*, qui excèdent les configurations de chaque époque. Et tenter, dans les conditions propres à notre époque, d'en forcer la puissance de régénération formelle.

Au départ donc : la butée sur la « différence non logique » et la reconnaissance du réel comme « ce qui commence là où le sens s'arrête » (Lacan). La pratique de la poésie est une sorte de répétition *accentuée* de cette expérience. Cette répétition est vouée d'une part à trouver des équivalents formels à l'irruption de *l'innommable* (ça donne l'énormité

défigurante de bien des aventures poétiques modernes) ; d'autre part à se constituer comme triomphe formel sur la fatalité destructrice de cette irruption (ça donne la jubilation carnavalesque et la formalité parodique enjouée d'autres aspects de cette aventure). Quelque variées que soient les formes que la réponse à ces défis prend à tel ou tel moment de la modernité, le défi reste, et son dispositif constitue une sommation à laquelle nul poète ne saurait se soustraire (sauf à vouer du même coup son travail à l'insignifiance et à l'obsolescence).

6

Je n'ai jamais fait autre chose, quant à moi, qu'essayer de ne pas rester sourd à cette sommation. En variant les réponses (à la mesure de l'inéluctable insuffisance, voire du ratage, de chacune des formes que d'étape en étape on cherche à donner aux dites réponses). Et en essayant de mener de front la quête des solutions formelles (des proses phrasées, des poèmes découpés, des performances orales...) et la rationalisation théorisée de ces solutions. Y compris dans des livres (ainsi *Ce qui fait tenir*¹) dont la composition même voudrait mettre en tension (et donc laisser se détruire l'un par l'autre) la puissance du négatif à l'œuvre dans les scansion poétiques et la relève positive de cette puissance par l'exercice qui la fait *travailler* l'échange rationnel.

Exposé au Théâtre-Poème de Bruxelles, avril 2010.

¹ P.O.L, 2005.